



HAL
open science

L'agriculteur, l'artiste, la nature et le paysage

Didier Christophe

► **To cite this version:**

Didier Christophe. L'agriculteur, l'artiste, la nature et le paysage. Stage de formation continue " Art et nature dans les modules de spécialité ", Ministère de l'Agriculture - DGER / ENSFEA, Jun 2021, Le Chaffaut-Saint-Jurson, France. <hal-04986274>

HAL Id: hal-04986274

<https://hal.science/hal-04986274v1>

Submitted on 11 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

CHRISTOPHE Didier (2021). « L'agriculteur, l'artiste, la nature et le paysage ». Conférence donnée le 8 juin 2021 au Stage de formation continue « Art et nature dans les modules de spécialité » (Programme National de Formation, Ministère de l'Agriculture - DGER / ENSFEA). EPLEFPA de Digne-Carméjane.

[Version auteur]

L'agriculteur, l'artiste, la nature et le paysage.

Par Didier CHRISTOPHE, ENSFEA, Université de Toulouse, LARA-SEPPIA EA 4154, F-31100 Toulouse, France.

Stage de formation continue « Art et nature dans les modules de spécialité » (Programme National de Formation, Ministère de l'Agriculture - DGER / ENSFEA). EPLEFPA de Digne-Carméjane, 8-10 juin 2021.

Comme vous savez, l'aménagement des espaces naturels, AEN, est une des disciplines de l'Enseignement agricole. Aménager les espaces naturels, c'est un peu un oxymore, une antinomie, parce qu'une fois aménagés, les espaces sont de fait anthropisés, ils sont dès lors moins naturels. Prenons GMNF, Gestion des milieux naturels et de la faune, qui est un intitulé de bac professionnel agricole, c'est pareil, et si l'on parle de gestion, on n'est pas trop dans cette espèce de « laisser faire, laisser passer » qu'a pu défendre – jusqu'à un certain point – Gilles Clément (2014). Que dire, alors du BTS GPN, gestion et protection de la nature ? Gérer et protéger, ça sent son interventionnisme à plein nez, avec une dose réconfortante de bonne conscience, alors même qu'il s'agit d'une vision tout autant anthropocentrée, dans l'esprit hérité de la Genèse, selon laquelle le Dieu de la Bible a confié aux humains la gestion de sa création, disons plutôt de la nature, avec comme corollaire à cette mission une injonction qui peut paraître paradoxale ou contre-productive : « Croissez et multipliez-vous ».

En fait, on n'a pas attendu les gestionnaires et les aménageurs diplômés pour intervenir sur la nature autrement que par des prélèvements sauvage, modestes et peu organisés, fruits de l'activité de survie des groupes humains paléolithiques. Dès le néolithique, ou pour mieux dire, dès l'avènement de l'agriculture et d'une civilisation de cultivateurs, il y a plus ou moins 10 000 ou 5 000 ans, selon qu'on se situe au Tibet, en Mésopotamie ou ici dans les Alpes, on a commencé à régenter la nature, c'est-à-dire à la soumettre à notre régence. Cette régence a été exercée jusqu'au début du siècle dernier par une société rurale organisée et à partir du labeur de la paysannerie ; l'emprise qu'avaient sur la paysannerie les seigneurs locaux puis les bourgeois propriétaires a fait place à des logiques de marché dans lesquelles s'imposent les intérêts économiques transnationaux de la Fédération du commerce (pour reprendre le vocable de *Star Wars*... mais sur notre planète, il s'agit de l'OMC, l'organisation mondiale du commerce).

Et puis à la place de paysan, on s'est mis à utiliser des mots nouveaux, comme cultivateur, un terme valorisé dans les documents officiels de la III^{ème} République, au détriment de celui d'éleveur. Sale engeance que ces éleveurs, dont les troupeaux errants peuvent dévaster un champ bien cultivé et gagné à grand peine sur la forêt, la lande ou la brousse. Ces éleveurs qui sont souvent discriminés, par exemple par la PAC d'avant 1992 (et un peu moins depuis), et souvent pourchassés par les élites issues de la terre qui est tenue et exploitée par les cultivateurs... rappelons-nous que les Hutus, d'abord cultivateurs, avaient envisagé l'éradication des Tutsis réputés éleveurs plus de dix ans avant le génocide rwandais. Et si je semble m'égarer, ce n'est que pour mieux revenir à ce en quoi les agriculteurs modifient la nature au motif de l'aménager et de l'exploiter dans leur propre intérêt, et dans celui des populations urbaines de plus en plus nombreuses qu'il faut bien nourrir des produits de la terre. Souvenons-nous en même temps des évolutions lexicales pour désigner ce métier : celui qui se dit aujourd'hui paysan se pensant plus à gauche et se nommant parfois travailleur pour la Confédération paysanne, ou exploitant familial pour le MODEF, et l'autre qui se dit agriculteur et prenant le titre de chef d'exploitation, voire chef d'entreprise pour la FNSEA (Christophe, 2017a).

Bref, revenons au rapport à la nature. En modifiant la nature à son gré, l'agriculture ne fait pas que modifier et asservir le milieu naturel en un sens technico-économique, elle impacte aussi sur

l'aspect extérieur des choses, l'aspect visuel, voire, esthétique des espaces vécus... je veux dire : elle a un impact sur le paysage.

Rappelons-nous d'un slogan syndical : « Pas de pays sans paysans ». Le pays, c'est le milieu dans lequel vit le paysan, donc ça, c'est une vérité étymologique : « Pas de pays sans paysans », ou alors c'est le désert. Et le paysage, alors ? Ne devrait-on pas dire aussi « Pas de paysage sans paysan » ?

Cette idée qui semble lier de tout temps paysan et paysage nous interroge, en ceci que la perception sociale que nous avons de l'agriculture y est posée comme une évidence. Mais cette évidence est-elle fondée ? C'est ce que ma présentation se propose d'étudier.

Car c'est, une corrélation fort discutable, j'en veux pour preuve une question que j'ai entendue plusieurs fois, de la part de doctorants comme de la part d'artistes, lorsqu'au début des années 2000 je commençais ma thèse, et voici cette question à peine reformulée devant vous : « Tu es plasticien, tu travailles sur l'agriculture et la ruralité, donc tu travailles sur le paysage ? ». Cela m'a donné bien à réfléchir depuis, quelle que soit la casquette sous la quelle je me trouve, du côté de l'enseignement, de la recherche ou de la pratique artistique (Christophe, 2020).

Je vous ai résumé le contexte général qui m'a amené, à l'occasion de ce stage, à considérer comme opportun de faire un point sur cette relation équivoque entre l'agriculteur, l'artiste, la nature et le paysage. Ce n'est donc pas par l'angle de l'aménagement ni par celui de la protection des milieux naturels, mais plutôt au regard d'une fréquentation du monde agricole selon mes visées relevant à la fois des arts plastiques et de la sociologie rurale.

Nous verrons donc pourquoi le fait de travailler en plasticien, sur les thèmes de l'agriculture et de la nature, impliquerait de – ou reviendrait à – travailler sur le paysage, cela ne constitue pas une évidence mais plutôt une représentation assez peu partagée dans le monde agricole. Certes, la construction de nos représentations doit à la valeur symbolique ; et le pouvoir de cette symbolisation repose sur « une re-présentation signifiante de quelque chose produit par quelqu'un d'autre. [...] l'acquisition d'un savoir sur les objets et la formation de symboles se construit petit à petit plutôt qu'il n'est inné ou donné par l'expérience » (Jovchelovitch & Orfali, 2005).

Dans le cas qui nous occupe, pour l'artiste comme pour nos autres contemporains, la représentation de l'agriculture (au sens psychosocial comme au sens artistique) serait réductible au paysage, et réciproquement, le paysage serait « l'image » de l'agriculture et des activités rurales – étant entendu que l'adjectif rural signifie « Qui appartient aux champs, qui concerne les champs, la campagne ; de la campagne » (cf. CNRTL). Mais qu'en est-il vraiment, pour qui s'intéresse à la nature et au paysage perçus à l'aulne des pratiques agricoles dans leurs territoires ?

Je vous propose dès lors quatre étapes de réflexion, fondées sur mes expériences successives en passant par la recherche en arts plastiques et la mission animation et développement du territoire.

Je vais donc évoquer la place du paysage dans le vécu des agriculteurs et des acteurs et familiers du monde rural, en pensant avec l'approche systémique, en référence à Joël de Rosnay (1975), et le décryptage de la complexité, en référence à Edgar Morin (1990). On ne peut négliger les données qui contribuent à marginaliser l'attention au paysage du point de vue du paysan (ce qu'attestent les travaux de la géographe Michèle Alifat-Peylet, de Jean-Pierre Deffontaine, de Laurent Dussutour sans doute, et les miens).

J'aborderai donc les écarts de représentations qui se font jour à l'épreuve du terrain, et l'approche proposée tâchera aussi de mettre en regard quelques expressions artistiques significatives.

Partant de mon parcours personnel, je passerai donc par l'angle de vue des agriculteurs en Limousin, Berry et Cantal.

Une deuxième phase abordera la place du paysage dans l'expression des enjeux d'appartenir dans le monde rural, vue sous des types de témoignages différents.

Puis rapidement j'évoquerai l'expérience d'un projet de développement territorial en Corrèze, avant de revenir vers la création plastique et littéraire, afin de conclure sur le point de vue offert par quelques artistes plasticiens.

L'artiste et le sociologue auprès des agriculteurs.

Ma présentation d'aujourd'hui s'appuie sur mes travaux antérieurs, et aussi sur ce qui a pu être questionné lors de colloques récents consacrés l'un à la notion d'appartenir (Peylet et Saule-Sorbé, 2014), l'autre aux approches éco-systémiques et sensibles du paysage (Christophe, 2019) et publié dans la revue *Arts & sciences*, deux colloques portés par mes équipes de recherche successives.

L'historien de l'art constate que ce n'est qu'en de rares exceptions que le paysage prend vraiment sens et s'impose comme clé de la composition dans les œuvres picturales ou photographiques figurant des travaux agricoles (Cauquelin, 2000 ; Christophe, 2020). Le géographe peut aborder l'environnement physique dans ses diverses composantes, pédologiques et climatiques, économiques et humaines, et les éléments du paysage deviennent dans ce cas de simples indicateurs relatifs à des objets d'études extérieurs au paysage lui-même (Alifat-Peylet, 2014). Le sociologue ruraliste enquête la profession agricole et le contexte fourni par les territoires et des filières de production (Christophe, 2017a). Je laisse à d'autres le soin de vous apporter sur la nature, l'environnement et la terre anthropisée (l'écoumène d'Augustin Berque), des éclairages emprunts de philosophie, et je pense par exemple aux écrits de Catherine et Raphaël Larrère (2015), de Kinji Imanishi (2014), ou d'Augustin Berque (2011 ; 2016), le promoteur de la mésologie, voire de Timothy Morton (2016 ; 2020). Les artistes contemporains peuvent donc estimer avoir à se déterminer en réponse aux données collectées par les diverses approches que je viens d'évoquer, complétées d'entrées relevant des travaux des historiens des territoires et de l'agriculture.

Méthodologiquement, cet « état de l'art » permet de préparer des entretiens d'acteurs puis de les analyser, et c'est de ces entretiens que se nourrissent le travail de certains artistes ainsi que les écrits des sciences sociales. Qu'en ressort-il quant à la prise en compte du paysage ? Ce sont les acteurs enquêtés qui en livrent la clé.

Les agriculteurs semblent porter plus d'attention à leur territoire qu'à leur paysage. Pourtant, au détour des entretiens que j'ai menés, le rapport au paysage surgit là où on ne l'attend pas forcément, c'est-à-dire comme donnée ou variable d'ajustement dans une dynamique globale de développement agricole : il n'est que le lieu de déroulement d'une activité professionnelle, implantation d'un bâtiment nouveau, refonte du parcellaire, aménagement fonctionnel des pacages, gestion floristique d'une jachère, rôle d'abri de bétail joué par des arbres, réutilisation pour l'élevage d'anciens prés-vergers, et jusque dans la surveillance par drone ou par satellite des changements de couleur localisés dans une culture, annonciateur d'un problème sanitaire, pour l'agriculture dite de précision (Christophe, 2017a). À la ferme collective agroécologique de La Tournerie, en Haute-Vienne, les associés ne semblent pas plus regardants, vis-à-vis de la nature considérée en elle-même ou du sort du paysage (Christophe, 2018a).

Que disent, de la place du paysage, nos collègues de l'enseignement agricole ? Laurent Dussutour (2002 ; s .d.), dans une entrée interdisciplinaire entre sciences politiques et éducation socio-culturelle, a questionné à la fois la construction pédagogique du paysage et la formalisation de ce qu'il nomme une « pensée agronomique paysagère » dans laquelle aborder le paysage de manière rationalisée serait une « voie d'accès à l'espace ou au territoire » dans laquelle domine la notion de « systèmes agraires ».

Avec ses collègues provençaux, il constate que nos rapports au paysage et aux espaces naturels sont assujettis à des usages sociaux, ce qui impacte leur approche éducative (Picon, Dussutour & Jacqué, 2003). Il note que « l'exploitation agricole est la "boîte noire" de tels systèmes et le paysage en est l'environnement », et, observant que ce systémisme contribue simplement à l'entretien de visions ruralistes, il cite Jean-Pierre Deffontaines (2000) : « Est-ce qu'en soutenant la race normande, je peux soutenir le paysage normand ? ».

Laurent Dussutour suggère plutôt les méthodes de « tâtonnement » et de « bricolage » revendiquées par les enseignants de l'Enseignement agricole, bricolage didactique reconnu par nombre de chercheurs en sciences de l'éducation, d'Anne Petit à Grazia Giacco, John Didier et Francesco Spaniato (2017). Pédagogiquement, la rencontre, la descente sur le terrain et la lecture de paysage sont dès lors prescrites, notamment par notre collègue Laurent Dussutour – citant Claude Benois, qui admet que « le niveau de la sensibilité établie n'a pas à être mis en échec par le niveau faible des techniques dont chacun dispose pour exprimer ce qu'il ressent ». Voici nos élèves rassurés.

Aussi, sur des enjeux de création plastique, de collecte d'information et de compréhension du domaine d'étude, voire d'éducation populaire, j'ai demandé à de plus familiers que moi des faits agricoles de me confier des images, voire d'en réaliser, notamment avec des élèves de bac pro CGEA au lycée agricole de Châteauroux (Christophe, 2007), ou avec des éleveurs alors que j'étais en résidence d'artiste sur le Plateau de Millevaches. Qu'il s'agisse des photos proposées par des agriculteurs installés ou des « technimages » – le terme est d'Anne Cauquelin (1996) – produites par des élèves de bac professionnel agricole, leurs regards évacuent très majoritairement la présence paysagère. Et ce sont prioritairement les points d'attention que j'ai cités précédemment qui sont mis en valeur : installations, ateliers, outillages, voies de communication, cheptels ou cultures.

Lorsque l'on envisage un atelier de cet ordre avec une classe, en alternant interviews d'acteurs et créations plastiques, la question de la qualité technique est secondaire au sens où un post-traitement est souvent administré aux photos réalisées, ou que les croquis sur place peuvent être repris plus tard. La question du cadrage et de la composition ne se pose guère plus. On est là dans la production de ce que Christian Malaurie (2015) nomme des « images de peu ». Elles ont un impact fort, ces images, parce qu'elles font sens pour celui qui cherche à comprendre quelque chose d'une agriculture qu'il méconnaît, elle font sens aussi pour le spécialiste, et parce qu'elles sont porteuses d'une dynamique de partage et d'échange oral entre leur auteur et l'artiste en recherche-crédation. Elles autorisent aussi ce qu'Éric Chauvier (2011) nomme « l'anthropologie de l'ordinaire ». J'en profite pour signaler que ce lien dans lequel la recherche en sciences sociales et la création artistique ont de plus en plus partie liée, comme le montrent mon collègue de l'ENSFEA Philippe Sahuc (2019), l'anthropologue Véronique Bénéï (2019) ou l'artiste-chercheuse Célia Riboulet (2020).

À ce point, je dois faire deux constats.

L'un, c'est que dans les exemples que j'ai pris, en déterminant les images produites à partir des entretiens réalisés et des croquis et photos ramenés du terrain, et de leur relecture interdisciplinaire, la place du paysage est fortement minimisée par rapport à la représentation du contexte de travail, j'entends par là les bâtiments autant que les animaux, et le matériel autant que le produit des cultures, comme je l'ai dit.

L'autre constat est que la réponse que je faisais il y a plus de 15 ans à la question « Tu es plasticien, tu travailles sur l'agriculture et la ruralité, donc tu travailles sur le paysage ? », correspond à la réalité révélée par la réalisation d'environ 90 entretiens d'acteurs du monde agricole et para-agricole, et diverses publications ; cette réponse, la voici : « Non, je ne travaille pas sur le paysage, je travaille sur l'agriculture qui est une activité technico-économique dont le paysage n'est qu'une résultante ».

Et de là, abordons la place du paysage dans l'expression des enjeux d'appartenir dans le monde rural. Quand le paysage intervient-il, s'il intervient ? Par quels truchements ? À Quelles fins ? Trois entrées peuvent être brièvement évoquées : une expérience dans un cadre pédagogique en

Corrèze, le paysage dans les écrits des auteurs limousins, et le paysage dans le quotidien et les projets des acteurs locaux de la vallée du Mars dans le Cantal. Ce sont là des angles d'étude utilisés entre 2011 et 2014 à Bordeaux au sein de l'équipe CLARE lors du programme de recherche « L'Appartenir », qui étudiait la notion d'appartenance au milieu rural dans une approche interdisciplinaire mêlant arts plastiques, littérature, géographie et anthropologie, en substantivant le verbe appartenir (Peylet & Saule-Sorbé, 2014).

Dans un cadre pédagogique différent de celui de Châteauroux, mais comparable, en travaillant au lycée agricole de Tulle-Naves sur le sentiment d'appartenance des élèves, Delphine Soldermann et moi-même avons pu questionner « quelle narrativité proposer en arts plastiques pour documenter la réalité et la diversité de l'appartenir dans un territoire » (Christophe, 2013). Je vous donne quelques retours de ce qu'ont retenu les élèves : « Mettre en valeur des photos en créant quelque chose, je pensais pas qu'on pouvait faire ça » ; « Faire travailler notre imagination à partir de notre environnement, et par rapport à notre imaginaire, réussir à construire quelque chose » ; et quand l'un explique qu'il a pu «représenter le territoire, les différents types de réseaux, les voies de communication», un autre préfère retenir qu'il a pu «découvrir des territoires» et qu'en travaillant à deux sur des compositions graphiques, il a pu exprimer «ce qui [lui] correspondait le plus», une autre a voulu «évoquer la nature par les quatre saisons » ; sur deux classes participantes et enquêtées, une seule fois est cité le paysage, et très incidemment : « c'est en quelque sorte mon parcours [...] le changement d'environnement, de paysage, de saisons ».

Un détour par l'approche de quelques écrivains témoignant du monde rural montre que pour le Limousin, qui a constitué ma région d'étude privilégiée, le paysage n'est pas vraiment traité en tant que tel. C'est plutôt ce qui en constitue les fondements qui est mis en valeur : les reliefs et le substrat rocheux principalement. Ils deviennent des éléments métaphoriques souvent rapprochés du caractère attribué aux paysans et aux habitants de cette région de moyenne montagne, mélange d'austérité, d'une certaine rudesse et du courage qu'il faut pour travailler les sols pauvres des plateaux et des pentes pour un revenu économique décevant. Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Richard Millet, Jean-Paul Michel, Georges Magnane et bien d'autres, ont récemment emprunté cette veine caillouteuse, comme l'ont notamment souligné des chercheurs comme Castiglione (2012), Filteau (2012), Soron (2012), Bauer (2014), Laurichesse (2014). La nature limousine et les modes de vie qu'elle détermine, oui, ces écrivains les évoquent ; mais le paysage, non.

Lors de deux journées de terrain avec l'équipe bordelaise du programme de recherche « L'appartenir », dans la vallée de Mars qui permet de gagner, dans le Cantal, le Puy Mary depuis la Corrèze, nous avons entendu des acteurs du territoire et des chercheurs porter un regard contextualisé sur le lien au territoire. On y parlait des prairies d'estive et des carrières, des burons des éleveurs et des routes, des labels de qualité et du parc naturel régional, mais y parlait-on de paysage ? Oui, mais seulement comme signe de l'évolution des pratiques agricoles. Et de la nature. Point. L'entrée esthétique a semblé ne valoir que pour sa valeur touristique, ou du point de vue du technicien du parc naturel régional. Les bas-côtés de la route sont-ils gagnés par les arbres depuis une vingtaine d'année parce que ni les propriétaires ni les exploitants agricoles ne soignent les abords, et l'on déplore que les touristes ne puissent plus voir de loin le Puy Mary culminant à 1783 m, lorsqu'ils font route vers lui. Les burons sont-ils à l'abandon, et l'on déplore que le patrimoine foute le camp sans pouvoir y attirer les touristes. Les éleveurs aveyronnais viennent-ils louer des estives délaissées par les locaux, et l'on déplore que les animaux ne soient qu'en transit constant et que les prairies soient moins bien entretenues. Le paysage ne se lit que par des focus sur telle ou telle de ses composantes et en ce qu'elles témoignent d'une perte de savoir-faire ou d'un changement des pratiques agricoles. Veut-on redynamiser tel village par un nouvel attrait culturel, on envisage des résidences d'artiste ou un parcours de sculptures, mais l'on n'envisage pas d'agir sur le patrimoine paysager autrement que par des mesures partielles de protection (Alifat-Peylet, 2014).

Maintenant, vous comprenez comme moi pourquoi le paysage est sans doute une résultante du travail fait ou non-fait par les agriculteurs : l'évolution des pratiques d'élevage ou de cultures l'impacte grandement, mais sans qu'on en saisisse bien l'échelle temporelle ni les possibles remédiations. Et sans que les agriculteurs y attachent vraiment d'importance.

Et le monde continue de tourner : « l'homme qui laboure ne se détourne pas pour un homme qui meurt », dit un proverbe flamand mis en scène par Pieter Bruegel l'Ancien dans son tableau *La chute d'Icare*, comme l'a rappelé Fierens (1949).

Une troisième phase de cette présentation, plus succincte, se rapporte à une expérience de chargé de mission animation et développement des territoires au sein du Ministère de l'Agriculture (DGER), en Corrèze. Là encore, la notion de territoire se révèle plus prégnante pour les différentes catégories d'acteurs et partenaires du projet, que celle de paysage.

De fin 2012 à début 2019, autour d'un lycée agricole disposant d'un projet de tiers temps ADT (animation et développement des territoires) et d'une communauté d'agglomération, des agriculteurs, des consommateurs, des associations, des techniciens du territoire, des élus locaux, des enseignants du lycée et du CFPPA, et certains de leurs étudiants, ont œuvré collectivement à la conception d'un atelier de transformation, équipement partagé structurant de développement technique et économique au profit des petites fermes (Bertholy, 2014 ; Christophe et Teyssandier, 2016 ; Christophe, 2017b). La question du paysage n'est jamais intervenue, dans aucune des quatre phases d'études préalables menées par les étudiants de VetAgro-Sup Clermont-Ferrand, ni par les bureaux d'étude ayant finalisé le projet de construction d'un atelier de transformation de produits carnés et de légumes. Et quand on en arrive à l'implantation de la structure voulue par tous mais projetée dans des réunions et enquêtes ayant évacué le rapport de l'agriculteur à son paysage, vous imaginez aisément qu'un Conseil communautaire d'agglomération se pose davantage la question de l'accès au réseau routier que celle de l'impact paysager pour acter la construction de 2500 m² nouveaux. Mais ayant été le chargé de mission qui a lancé ce projet, je savais déjà que « Non, je ne travaille pas sur le paysage, je travaille sur l'agriculture qui est une activité technico-économique dont le paysage n'est qu'une résultante » ; et logiquement, j'y repérais surtout des liens politiques, stratégiques, économiques, et des enjeux d'identité et d'interrelations territoriales (Christophe 2018b).

Une dernière entrée permet d'aborder le point de vue offert par des artistes plasticiens contemporains. Une déclinaison de notre problématique est déjà repérable à travers deux grands noms de l'histoire de l'art occidentale : Pieter Bruegel et Louis Le Nain. Cela nous offre un comparatif par un flash-back aux XVI^e et XVII^e siècles.

Bruegel ne peint pas des paysages réels, il les recompose au besoin à l'aide de quelques croquis rapportés de son voyage en Italie, des Alpes à la baie de Naples, et il y intègre ceux réalisés en observant des paysans flamands, travaillant au jardin, collectant le miel, fauchant, ou se reposant après la moisson. Dans *La chute d'Icare*, il peint un paysan qui tourne le dos non seulement à l'homme qui meurt et à la bourse abandonnée au coin du champ, mais au magnifique paysage côtier et au bateau qui vogue vers les îles lointaines. Regardeurs maintenus à l'extérieur de la scène, nous savons déjà que « l'homme qui laboure ne se détourne pas pour un homme qui meurt » (Fierens, 1949). Mais Bruegel ne s'intéresse pas au véritable paysage des travaux champêtres qu'il nous montre. C'est tout le contraire de Louis Le Nain, qui, lui, comprend au XVII^e siècle que l'agriculture de grandes cultures céréalières a déjà profondément modifié la plaine de Laon, supprimant les arbres et les haies, et, devant ce remembrement avant la lettre, il peint la première vue de ce que les agronomes nommeront bien plus tard un paysage d'*open field*. Un paysage plat, dépourvu de relief et de verticales puisque sans buttes ni bosquets, un paysage qu'on dirait volontiers triste et moche, et qui n'a rien de « naturel ».

Qu'on n'aille pas me faire dire ce que je n'ai pas dit, il y a bien des artistes pour qui le paysage compte autant que la représentation des activités paysannes, depuis les frères Limbourg situant la série des « travaux des mois » devant les châteaux du duc de Berry, jusqu'aux peintres de la III^{ème} République rurale, Léon Lhermitte ou Jules Breton, et même aux photographes de la Farm Security Administration à l'époque du New Deal, comme Marion Post Wolcott dans les champs de coton ou de tabac du sud des États-Unis, ou les peintres Grant Wood et Alexandre Hogue dans le Middle West. Mais ces artistes ne sont pas la majorité, et plus on avance dans le temps, plus ils s'approprient un autre enjeu à travers leurs images du monde paysan, celui de la conscientisation des nouvelles problématiques sociétales, environnementales et mondialisées, comme certains de nos contemporains ayant été invités en résidence d'artiste dans des établissements d'Enseignement agricole, et je pense à Eduardo Kac intervenant en Poitou, à Jean-Paul Ganem

en Périgord ou à Phet Cheng Suor en Corrèze.

Il existe de multiples témoignages de cet accaparement des questions agro-sociétales et environnementales par les artistes. Certains se jouent des objets, usages et codes du monde rural, comme Gérard Gasiorowski, ou en détournent les pratiques comme Bruni/Babarit. D'autres souhaitent intervenir directement sur le milieu, qu'il soit cultivé, comme pour Denis Oppenheim ou Jean-Paul Ganem, ou naturel comme Andy Goldsworthy, ou encore se glissant entre les deux comme Nils-Udo...

Plus en lien avec l'histoire naturelle qu'avec l'agriculture, nous avons déjà pu évoquer ensemble Joan Fontcuberta, Abraham Poincheval et Herman de Vries.

Vous avez constaté la variété des expressions, aux limites d'un art à contempler et d'un art à vivre ; c'est peut-être là qu'on pourrait débattre de la différenciation entre *land art* et *earth art*. Certains enfin interrogent la fabrication du vivant à l'heure des OGM et du retour au rêve la conquête de Mars, comme Eduardo Kac, Peter Hutchinson ou encore Andrea Caretto et Raffaella Spagna. Je vous renvoie à des auteurs comme Gilles Tiberghien (2012, 2018) pour l'approche *land art*, ou Paul Ardenne (2019) pour questionner les pratiques de ce qu'il nomme un art écologique. Car évidemment ce qui nous intéresse, en ces jours, a partie liée à l'écologie telle que la conçoit Timothy Morton, dans un jeu de maillage interconnectant et déhiérarchisant des formes du vivant, alors qu'on arrive à la limite de l'effondrement : c'est là le constat et le postulat sur lesquels Morton (2016, 2020) fonde sa philosophie, inspirant nombre d'artistes et réalisateurs contemporains pour lesquels « penser écologique consiste à se débarrasser des réquisits de l'idée de Nature » (Lécole-Solnychkine, 2020)

Bref, si je devais retenir un mot à propos de l'évolution du rapport des artistes plasticiens à la nature, ce serait le mot conscientisation, que j'ai déjà mis en avant par un article récent, dans *Champs culturels* n° 29 (Christophe, 2018c). Et pour vous citer un artiste qui a véritablement poursuivi un projet de conscientisation à cet égard, c'est le photographe italien Mario Giacomelli, à travers sa série « *Presa di coscienza sulla natura* », dans les années 1970-1980.

Je me risquerai pour terminer à un retour sur l'appartenir limousin et son rapport à la nature et au paysage, à travers l'évocation de trois artistes du XX^e siècle, aux statuts divers. Cela nous permet de retrouver dans des expressions plasticiennes les échos des questionnements que nous avons eu précédemment sur la place du paysage dans les témoignages recueillis. Léon Jouhaud (abandonnant l'exercice de la médecine après la Grande Guerre pour devenir le plus important peintre et émailleur de sa génération en Limousin), Antoine Paucard (paysan, maçon et sculpteur inconnu au pied du massif des Monédières), Henri Cueco (peintre et enseignant au collège d'Uzerche puis à l'ENSB-A à Paris). Trois identités, trois liens au territoire limousin, trois approches du paysage.

Léon Jouhaud, 1874-1950, dans une veine inspirée des Impressionnistes, des Nabis puis des Cubistes, a laissé des milliers de pastels et d'émaux paysagers, et d'assez nombreuses scènes urbaines mais très rarement de scènes paysannes. Il fut en cela un peintre héritier de Monet, un coloriste proche de Gauguin, un dessinateur comparable parfois à Steinlen et parfois à André Lhote. Un homme du XIX^e siècle, atterri en Limousin et donnant un œuvre d'émail novateur pour le XX^e siècle. Il ne s'est pas plus intéressé à l'activité agricole que Paul Cézanne ou Fernand Léger : dans ses compositions, le paysage joue seul sa partition, insensible à l'activité humaine dont il pourrait être le cadre. La nature transparait, évidemment, c'est un ruisseau, un jardin public, un rocher, une lande de bruyère à l'horizon. Mais rien ne semble conscientisé du rapport des humains à la nature.

Antoine Paucard, 1886-1980, véritable artiste brut, a sculpté son appartenir. Petit paysan et maçon, fils de meunier, il fut un le gars typique de la III^{ème} République. Devenu vieux, il sculpta grandeur nature son panthéon personnel : le général Marguerite côtoie Napoléon, Vercingétorix s'allie avec Sédulix, chef des Lémovices, « Ève, notre mère à tous » jouxte le Chasseur d'Afrique, et son père voisine avec sa grand-mère maternelle. Figes de pierres grossièrement taillées, calées d'un bout d'ardoise, assemblées au ciment. À côté, dans un ciment grossier, un moulin en

réduction, une assiette de crêpes de blé noir (les tourtous), une poule, quelques évocations ésotériques d'un ciel mystérieux (« J'interroge le ciel mais je n'en doute pas », inscrit-il sur son œuvre-tombeau). L'appartenir, oui, il est bien devant nous, dans le modeste musée Paucard de sa commune de Saint-Salvador, mais le paysage, non, il n'y est pas, même pas dans les rares œuvres en bas-relief. Cet inventif paysan corrézien avait d'autres soucis que le paysage, entre son dur travail alimentaire, ses velléités d'expatriation, son engagement politique et ses amis du maquis (Christophe, 2018d ; Deluol, 2013). Et il eut pu contredire Pierre Bergounioux (2018) qui dit des plateaux du Limousin que c'est « une terre sans art ».

Enfin, le peintre, promoteur de la Figuration critique et professeur aux Beaux-Arts de Paris, l'écrivain aussi, Henri Cueco, 1929-2017, a lui aussi travaillé la question du paysage, et spécialement du paysage limousin. Il en a fait ce qu'il nomme de la « petite peinture » (Cueco, 2001), sans prétention, ludique sans tomber dans l'anecdotique, et aussi de très grands dessins détaillant les herbes d'une prairie, ou la brebis morte de faim et de soif par un été trop sec sur les pentes caillouteuses où ses pas croiseraient ceux de Pierre Bergounioux. Il dessine son voisin paysan devant le paysage étagé des affluents de la Vézère. Il cadre grossièrement le paysage dans sa main et le peint ainsi délimité dans une longue série de petites toiles intitulée « Le paysage dans la main ». Il a aussi écrit sur son pays, et comme Bergounioux, il se remémore ce qu'en disaient et en pensaient les anciens. « Il est brave, le paysage », note-t-il. Il sait qu'il écrit pour des lecteurs cultivés, souvent urbains, propres sur eux, mais qui ne connaissent pas le rapport des paysans limousins à leur terre. « Il est brave » (« Qu'o bravo » disait mon arrière-grand-tante Catherine en patois occitan), ça signifiait : il est fort, il est courageux au travail. On le dit d'un homme, on peut le dire d'un cheval ou d'un coin de terre. Et d'un paysage, et pareillement de la nature : ça signifie que ce milieu, paysage ou nature, nous donne ce qu'on en attend quand on le cultive, qu'on y fait du foin ou du sarrasin, des navets ou des courges, des châtaigniers ou de la vigne. Et s'il est « brave », le paysage, c'est parce que, pour le paysan, il est avant tout une vaillante terre de production.

On en revient à l'entrée technico-économique. Nous avons maintenant trois jours pour découvrir et décrypter d'autres entrées possibles afin d'aborder « art et nature dans les modules de spécialité ».

J'espère que notre approche écologique en sera renforcée, tant elle impacte et remet en cause l'idée même de paysage au profit de celle de milieu de vie. Comme l'écrit l'artiste-chercheuse Anaïs Belchun (2020), « Une approche culturelle des problématiques écologiques interroge les relations sensibles et signifiantes que nous, humains, établissons avec nos milieux de vie. Le paysage nous permet d'aborder ces questions de manière sensible. [...] Les pistes qui s'avancent vers une éco-poétique paysagère expriment une approche plus profonde, à travers les modèles du paysage-système, du paysage-cosmos, du paysage-vivant et du paysage-milieu de vie. Une traversée critique de ces différents modèles paysagers nous permettra de saisir les enjeux écologiques du paysage, qui reflète notre vision du monde et de notre manière d'interagir avec notre milieu de vie commun : la Terre. »

Pour nos temps de formation, Laurent Dussutour avait aussi suggéré une approche sensible par le son, la musique et le chant, mais ce sera pour un autre stage, l'an prochain et ailleurs, et avec d'autres références (Bonn Lombard, 2020).

Et si vous le souhaitez, pour retrouver ces réflexions et bien d'autres, concernant la sociologie des agriculteurs en notre début de siècle, ou concernant la façon dont les artistes ont diversement abordé l'agriculture à travers les âges, je vous renvoie à deux des ouvrages que j'ai publiés chez L'Harmattan (Christophe, 2017a ; Christophe, 2021). Alors certes, de ma part, cette présentation est très auto-référencée, et vous le verrez aussi dans mes références bibliographiques, mais comme je ne suis pas un praticien de GMNF ou de GPN, j'ai construit cette introduction à notre stage par ce que j'avais personnellement investigué et que savais vraiment, plutôt que par une compilation d'autres travaux préexistant et que vous pourriez faire aussi bien que moi, à partir des auteurs que j'ai pu évoquer en cours de route.

Références bibliographiques :

- Alifat-Peylet, M. (2014), « Un appartenir en évolution en pays de moyenne montagne : La vallée du Falgoux », in G. Peylet et H. Saule-Sorbé (dir.) (2014), *L'Appartenir en question, Ce territoire que j'ai choisi*, Bordeaux, MSHA / Université Bordeaux-Montaigne.
- Ardenne, P. (2019), *Un art écologique, Création plasticienne et anthropocène*, Lormont / Bruxelles, La muette / Le Bord de l'eau.
- Bauer, T. (2014), « L'enfance athlétique de Georges Magnane », in G. Peylet et H. Saule-Sorbé (dir.) (2014), *L'Appartenir en question, Ce territoire que j'ai choisi*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine / Université Bordeaux-Montaigne.
- Belchun, A. (2020), « Les paysages de l'écologie : traversée critique des modèles paysagers, de la fiction verte à l'écopoétique », in *Arts & sciences*, volume 4, n° spécial.
- Bénéï, V. (2019), *Artistes & anthropologues dans la cité - Engagements, co-créations, parcours*, Paris, L'Harmattan.
- Bergounioux, P. (2018), *Une terre sans art* (suivi de *Sortir des plis*), Bordeaux, Limoges : William Blake and Co, ENSA Limoges.
- Berque, A. (2011), « Le rural, le sauvage, l'urbain », in *Études rurales*, n° 187.
- Berque, A. (2016), « Perception de l'espace, ou milieu perceptif ? », in *L'Espace géographique*, vol. 45, n° 2.
- Bertholy, D. (2014). « Tulle-Agglo : un groupe groupe de travail passe l'agriculture locale à la loupe ». *La Lettre du Réseau Agriculture Durable en Limousin*, n° 52.
- Bonn Lombard, J. (2020), "Voix ancestrales et Écologie profonde : le chant comme convergence entre paysage, politique et émotion en milieu montagnard", in *Arts & sciences*, volume 4, n° spécial.
- Cauquelin, A. (1996). *Petit traité d'art contemporain*. Paris : Seuil.
- Cauquelin, A. (2000). *L'invention du paysage*. Paris : PUF.
- Chauvier, E. ([2011] 2017). *Anthropologie de l'ordinaire*. Toulouse : Anacharsis.
- Castiglione A. (2012), « Pierre Michon : Châtelus, Bénévent, Mégara ». Communication à la journée d'étude « L'écrivain et son Limousin », IUFM, Université de Limoges, 25 mai.
- Christophe, D. (2007), "L'agriculture d'un territoire, champ d'expérience pour l'art", in *Champs culturels*, n°21, p. 41-43.
- Christophe, D. (2013), "Contribution pour une didactique artistique autour de la question de l'appartenir", in *Champs culturels*, n°25, p. 33-38.
- Christophe, D. (2017a), *Les Agriculteurs à l'aube du XXIe siècle en Limousin et Berry - Approche sociologique et entretiens*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 250 p.
- Christophe, D. (2017b), "Projets de territoires et enjeux de formation pour la transition vers une agriculture durable", in actes du colloque *Changements et transitions : enjeux pour les éducations à l'environnement et au développement durable*, Université Toulouse Jean Jaurès et ENSFEA, p. 57-66
- Christophe, D. (2018a), "Les pratiques et les choix de La Tournerie, une ferme collective agroécologique. Entretien avec Thomas Gibert", in *Champs culturels* n°29, p. 86-91.
- Christophe Didier (2018b), "Un projet alimentaire territorial en Corrèze : interaction, plus-value et agroécologie", in *Champs culturels* n°29, p. 97-101.
- Christophe, D. (2018c), "Les artistes devant l'agriculture et l'environnement, de la sécularisation aux conscientisations", in *Champs culturels* n°29, p. 20-30.
- Christophe, D. (2018d). « Le sentiment d'appartenir dans les sculptures d'Antoine Paucard à Saint-Salvador ». Conférence à la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, 28 janvier 2018.
- Christophe, D. (2019), "Approches éco-systémiques et sensibles du paysage : des sciences de la nature aux arts du paysage", in *Arena, Actualités de la recherche à l'ENSFEA* n° 4 (octobre 2019), p. 16.
- Christophe, D. (2020), "Tu es plasticien, tu travailles sur l'agriculture et la ruralité, donc tu travailles sur le paysage ?", in *Arts & sciences*, volume 4, n°1, p. 46-55.
- Christophe, D. (2021a), *Histoire de l'agriculture vue par les artistes*, Paris, L'Harmattan, coll. Histoires et idées des arts, 288 p.
- Christophe, D., et Teyssandier, J.-P. (2016), "De l'ouverture internationale à l'action locale !", in *Pour*, Revue du GREP, n°228 (mai 2016), p. 217-224.
- Clément, G. (2014), *Manifeste du Tiers-paysage*, rééd. augmentée, Paris, Sens & Tonka.
- Cueco, H. (2001). *La petite peinture*. Paris : Cercle d'art.
- Deffontaines, J.-P. (2000). « L'agriculture dans sa fonction de production de paysage », in *GESTE* n°1, « Action paysagère et acteurs territoriaux ».
- Deluol, S. (2013). *Antoine Paucard, celui qui faisait du quotidien sa poésie*. Rapport de stage de Master 2 Gestion et

- mise en valeur des objets d'arts, techniques et ethnographiques. Université Rennes 2.
- Dussutour, L. (2002), « La construction pédagogique du territoire. Apprentissage des réalités locales et amnésie du politique dans l'enseignement agricole », in *Ruralia* 10/11 | 2002.
- Dussutour, L. (s. d.), « La construction pédagogique du paysage : les usages sociaux du savoir paysager dans l'enseignement agricole secondaire ». Arles : DESMID/CNRS.
- Fierens, P. (1949). *Peter Bruegel, sa vie, son œuvre, son temps*. Paris : Richard-Masse éd.
- Giacco, G., Didier, J., et Spaniato, F. (2017), *Didactique de la création artistique ; approches et perspectives de recherche*, Louvain-la-Neuve : EME éd.
- Imanishi, K. (2006), *La liberté dans l'évolution*, Marseille, Wildproject.
- Jovchelovitch, S. et Orfali, B. (2005). « La fonction symbolique et la construction des représentations : la dynamique communicationnelle ego/alter/objet », in *Hermès, La Revue*, 41.
- Larrère, C., et Larrère, R. (2015), *Penser et agir avec la nature: une enquête philosophique*, Paris, La Découverte.
- Laurichesse, J.-Y. (2014), « Giono Simon, Millet : générations d'écrivains et géographes littéraires », in G. Peylet et H. Saule-Sorbé (dir.) (2014), *L'Appartenir en question, Ce territoire que j'ai choisi*, Bordeaux, MSHA / Université Bordeaux-Montaigne.
- Lécole-Solnychkine, S. (2020), « Penser liquide. Vers une esthétique écologique (Morton, Castaing Taylor & Paravel) », in *Arts & sciences*, volume 4, n° spécial.
- Malaurie, C. (2015). *L'ordinaire des images : puissances et pouvoirs de l'image de peu*. Paris, L'Harmattan.
- Morin, E. (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF.
- Morton, T. (2016), *Dark ecology : For a logic of future coexistence*, New York, Columbia University Press.
- Morton, T. (2020), *La pensée écologique*, Paris, Éditions Zulma.
- Peylet, G., et Saule-Sorbé, H. (dir.) (2014), *L'Appartenir en question, Ce territoire que j'ai choisi*, Bordeaux, MSHA / Université Bordeaux-Montaigne (actes de colloque).
- Picon B, Dussutour, L, et Jacqué M. (2003), « Le paysage éducatif : la constitution d'un "savoir paysager" ». Rapport final. Arles : DESMID/CNRS.
- Riboulet, C. (2020), « Dialogue entre la recherche anthropologique et l'exploration artistique », in *Arts & sciences*, volume 4, n° spécial.
- Rosnay (de), J. (1975), *Le macroscopie, Vers une vision globale*, Paris, Seuil.
- Sahuc, P. (2019), « Posture d'artiste et méthodologie scientifique », *Implications philosophiques*, publié le 21 juin 2019.
- Soron, A. (2012). « Miette de Pierre Bergounioux : au commencement était le geste". Journée d'études « L'écrivain et son Limousin ». Limoges : Université de Limoges FRED et EA CLARE, IUFM.
- Tiberghien, G. (2012), *Land art*, Paris, Dominique Caré.
- Tiberghien, G. (2018), *Land art travelling*, Lyon, Fage éd.